

DERRIERE LES TEMPLES DE L'INDE MODERNE

Un film de
Manon Ott & Grégory Cohen



Remarque

Ce dossier de film est celui présenté en 2007 à l'aide à l'écriture du CNC.

Grâce à cette aide et de nouveaux repérages, l'écriture du film a pu encore se préciser. Elle s'est au fil du temps transformée, notamment en ce qui concerne les choix de traitement cinématographique du fleuve Narmada et du conflit autour de ses eaux. Le film réalisé quelques années plus tard et terminé en 2012 est donc assez différent, dans sa forme, du projet initial.

Derrière les temples de l'Inde moderne

Auteurs : Manon Ott et Grégory Cohen

Résumé :

Pendant longtemps, les grands barrages « capables de maîtriser les forces capricieuses de la nature », ont symbolisé le progrès de l'humanité. Les rives de la Narmada en Inde, où sera achevé en 2008 un grand complexe de barrages, sont habitées par des adivasis. Le rapport au fleuve « sacré » de ces populations est tout autre. Nous décidons d'y partir avant que le village de Dharaji ne soit emporté par les eaux, afin de comprendre les croyances propres à chacun de ces deux mondes qui, pris dans cette spirale de la modernité, sont amenés à se rencontrer.

Fiche technique

Documentaire couleur

Durée : 60/90 min

Format de tournage : video

Langue : Hindi (sous-titres français et anglais)

Photos du dossier réalisées par Manon Ott et Grégory Cohen - Omkareshwar et village de Dharaji - repérages d'août 2007



Représentation du fleuve de la Narmada en déesse - gravure trouvée à Omkareshwar, août 2007

SYNOPSIS

Ce matin, la brume s'étend sur les rives verdoyantes de la Narmada. Yogesh, le seul brahmane du village de Dharaji, finit le rituel qu'il entreprend chaque jour à l'aube pour honorer le fleuve considéré comme l'un des plus sacrés de l'Inde.

Les habitants de Dharaji sont pour la plupart des adivasis (populations dites tribales et appartenant aux «scheduled tribes» dans la Constitution indienne) installés dans la région de manière ancestrale.

Avec Akhadia, le pêcheur et Chittoorapa, une jeune femme du village, nous découvrons le mode de vie de cette communauté dont la pêche et l'agriculture sont les principales activités d'une économie de subsistance où le troc a encore sa place. La dépendance de ces populations de la vallée vis-à-vis de la nature a engendré un système de représentations dans lequel les éléments naturels sont personnifiés comme des Dieux. Mais depuis quelques mois, les prises d'Akhadia sont moins abondantes. Depuis que le niveau du fleuve a augmenté, les poissons se cachent dans les profondeurs et certaines espèces disparaissent.

Le territoire est en cours de transformation. Plusieurs villages avoisinant ont déjà été submergés par les eaux et Dharaji devrait connaître le même sort. Les visites d'officiels s'enchaînent. Chaque fois ils viennent avec leur lot de promesses et vantent les mérites de la vie moderne que connaîtront d'ici peu les adivasis.

En effet, en aval de Dharaji, la construction du barrage d'Omkareshwar se poursuit. Les broyeurs de pierres et les bétonneuses sont à plein régime. Des archives noir et blanc du gouvernement sur la construction des barrages de la Narmada, nous rappellent que les barrages constituent des « symboles de la voie vers le développement et la modernisation que doit emprunter l'Inde ».

En 2008, la construction du barrage sera achevée et lorsque le réservoir sera plein, les eaux de la mousson entraîneront l'inondation de la région en amont du barrage dans laquelle se situe Dharaji. L'inauguration officielle du barrage aura lieu à cette occasion. Dans le village, de

nombreux signes sont annonciateurs de ce futur incertain pour les habitants – des marques rouges laissées par le gouvernement sur les futures maisons submergées à la présence de policiers pour préparer la future évacuation des villageois. Un des policiers, Rajupam, vit au village, loin de sa famille depuis trois mois déjà. A longueur de journée, il attend près de l'étal du carrefour central de Dararji. Il a sympathisé avec les habitants du village mais il sait qu'à la prochaine mousson il aura la tâche difficile de les forcer à partir lors de la montée des eaux à laquelle les habitants sont bien décidés à résister.

Quant à Mandlay, le notable du village, il accueille les officiels en visite. Cet homme d'origine adivasi qui a connu une promotion sociale et qui se trouve désormais tiraillé entre ces deux mondes qui ne se comprennent pas occupe une position à la fois clé et ambiguë dans les négociations. Ayant parfaitement intégré le système productiviste pour gérer ses plantations dans lesquelles ils emploient des ouvriers agricoles et connaissant les modes de pensées et valeurs de ses frères adivasis, il est le médiateur entre les deux mondes.

Comme cela s'est produit dans d'autres villages déjà submergés, les habitants devront détruire eux-mêmes leurs temples et leurs maisons s'ils veulent en récupérer les matériaux. Certaines familles seront alors séparées, le bétail sera abandonné et chacun devra trouver une place ailleurs, parfois dans ce monde des grandes villes qui leur sont si étrangères, au sein d'un bidonville. A défaut de recevoir une terre en compensation de celle perdue, certains recevront une somme d'argent qu'ils auront du mal à gérer. C'est le cas de l'un de nos personnages, suite à un entretien avec un banquier et un promoteur immobilier, il apprend qu'une soi-disant « inflation » aurait fait tripler les prix des terrains et qu'il ne pourra plus retrouver la même surface dont il disposait avant pour vivre avec sa famille. La rencontre entre les deux mondes avec des valeurs et logiques distinctes ne s'opère pas toujours bien.... Mais peut-être que d'autres s'en sortiront et aideront le brahmane du village dans son désir de construire un nouveau temple pour la communauté. Peut-être que les conteurs du village ajouteront à leurs histoires celle de la lutte des adivasis face aux grands barrages et qu'Akhadia trouvera un nouveau métier.

NOTE D'INTENTION

« Les barrages seront les temples de l'Inde moderne » disait Nehru dans un célèbre discours donné peu après l'indépendance de l'Inde. Car, il fut un temps où les projets gargantuesques de grands barrages et leur soi-disant capacité à « maîtriser les forces capricieuses de la nature » ont tenu une place importante dans l'imaginaire collectif. Peut-être plus que d'autres projets de développement, ils ont symbolisé le progrès de l'humanité et le passage d'une vie régie par les lois de la nature et la tradition à une époque où la nature est maîtrisée par les technologies et les traditions rattrapées par la science. Le projet de développement de la vallée de la Narmada est le plus important complexe hydraulique au monde. Et la plupart de ses grands barrages, dont la construction a été entreprise pour certains il y a plusieurs dizaines d'années, seront achevés en 2008 entraînant à la prochaine mousson l'inondation d'un grand nombre de terres sur les rives de la Narmada.

Chez les adivasis, qui constituent la majorité des populations qui seront déplacées par ces barrages, le rapport à la nature et au fleuve « sacré » dont ils tirent leurs ressources, est tout autre. Il est un fondement de leur identité culturelle.

Au travers de l'histoire de l'un de ces villages adivasis, qui sera détruit par les eaux, nous cherchons à interroger la rencontre qui s'opère entre deux mondes, celui du « développement » incarné par les promoteurs du barrage et celui des adivasis. Il s'agit de questionner les systèmes de représentations et les croyances propres à chacun d'eux. C'est pourquoi, il y a quelques mois, nous décidons de partir à Dharaji, avant que ce village des bords de la Narmada ne soit emporté par les eaux. Au préalable, deux années de recherches sur ce sujet nous avaient fait réaliser à quel point le conflit de la Narmada est symptomatique d'une époque, à quel point cette image d'un village emporté par les eaux en raison de la construction du barrage est symbolique, voire métaphorique. Le paysage qui reste est celui de la destruction, c'est le passage d'une époque à une autre. Ce conflit traduit aussi les contradictions de l'Inde

contemporaine, une Inde qui s'est pleinement lancée dans la libéralisation économique bien que les écarts dans cette société à deux vitesses ne cessent de s'agrandir.

Issus d'une «génération humanitaire» ou encore «citoyens du monde», nous avons eu l'occasion, plus jeunes, de faire partie de ces rangs de volontaires investis dans des projets de développement en Inde et dans d'autres pays du Sud. C'est pourquoi le « développement » est un sujet qui nous questionne et que nous analysons avec du recul de manière plus critique. Comment est-il perçu au sein des différentes cultures ? Qui décide de ce qu'est le progrès ? Et à qui bénéficie-t-il ?

Finalement, l'enjeu, pour chacun de nous, dans le contexte de ce processus de développement qui s'étend et se généralise, est de savoir comment nous pouvons maintenir un certain contrôle sur le sens que nous souhaitons donner à nos vies.

C'est ce questionnement qui guide notre rencontre avec les habitants du village de Dharaji.

Comment ces habitants cherchent-ils à maintenir les particularités de leur identité et de leur culture face au processus de développement ? Comment s'opère la résistance mais aussi les réappropriations de ce processus par ces populations ? Comment d'autres s'en accommodent et l'utilisent ?

En effet, ce conflit ne répond pas à une logique simplement binaire. Il s'agit d'un processus beaucoup plus complexe. C'est aussi pour introduire cette nuance que nous choisissons de nous attarder sur quelques personnages qui portent en eux ces ambiguïtés comme Mandlay un adivasi devenu notable et le médiateur privilégié entre les deux mondes. Ainsi ce film ne cherche pas à prendre parti pour un système de représentations ou un modèle de société particulier mais plutôt à étudier ces moments où les cultures se rencontrent, ces moments d'incompréhension, de réappropriation, de rejet ou de coexistence.



NOTE DE REALISATION

Une dramaturgie autour de la montée des eaux et de ses conséquences sur la vie des cinq personnages

La dramaturgie du film sera organisée selon une structure chronologique qui correspond à l'évolution de la situation du village en raison de la montée de l'eau réservoir du barrage.

Autrement dit, la vie au village avant pendant et après ce changement qui entraîne un bouleversement dans le mode de vie des adivasis.

Le tournage se déroulera sur un temps long et le film cherchera à donner à voir dans la durée l'histoire du village et la place des destins individuels dans ces courants de l'histoire. Le spectateur sentira que l'histoire s'écoule sous ses yeux.

L'évolution du film se construit à travers l'histoire de cinq personnages vivant dans le village de Dharaji sur les rives de la Narmada en amont du barrage. C'est la découverte de la vie de ces personnages, des événements auxquels ils sont confrontés et de leurs états d'âme qui font avancer le film. Nous avons volontairement choisi de mettre l'accent sur certains personnages ayant une position complexe voir ambiguë dans ce processus comme celle de Mandlay, médiateur entre les deux mondes et tiraillé entre des systèmes de pensées différents. Ces cinq personnages sont : Chittoorapa et Akhadia, une agricultrice et un pêcheur, Yogesh le seul brahmane du village, Mandlay, un adivasi devenu notable, et Rajupam, un policier attendant la montée des eaux au village pour en préparer l'évacuation.

Un dispositif filmique fort qui permet de travailler sur les systèmes de croyances.

Le film fera des allers-retours entre la vie des personnages et les rituels associés aux systèmes de représentations propres à chacun des

mondes qui se rencontrent ici, notamment celui des adivasis et celui des promoteurs de grands barrages:

- Le mode d'organisation sociale, le rapport à la terre ainsi que les croyances qui habitent les adivasis transparaîtront au travers de leur quotidien, des réunions organisées par les villageois où se décident les orientations du village, le partage des récoltes..., des rituels et cérémonies exceptionnelles. Par ailleurs, le vieil homme du village nous contera également une légende d'un des mythes de la Narmada.

- Et en parallèle, le discours et la mise en place du « projet de développement » seront traités au travers d'images d'archive du gouvernement indien quant à la construction des grands barrages sur la Narmada, et au travers de rituels comme les cérémonies d'inauguration, qui ont elles aussi leur tonalité religieuse.

Les archives en noir et blanc nous donneront à voir un autre système de représentations. Une voix-off, au ton prophétique, y célèbre les bienfaits des barrages et du progrès technologique. Les images sont très graphiques avec une utilisation soutenue du grand angle et des effets de zooms. L'ambiance sonore retranscrit le bruit mécanique des turbines du barrages.

Nous travaillerons sur la récurrence de ces archives à des moments-clé du film afin qu'elle réponde subtilement aux rituels adivasi.

Notre manière de filmer la vie dans la vallée de la Narmada – sur le fleuve, dans ses forêts et ses villages - respectera la temporalité lente de la vie sur les berges et des courants de la rivière, et contrastera avec les archives Noir et Blanc du gouvernement qui quand à elle sont une succession de plans très courts.

Le travail sur la photographie

Le film sera principalement tourné pendant la période de mousson. A cette période, les couleurs sont singulières ; la Narmada et le ciel prennent des couleurs entre le bleu et le gris qui contrastent avec une nature particulièrement luxuriante et verdoyante. La nature est donc plus belle et plus présente que pendant la saison sèche. Vient s'ajouter la brume qui couvre le paysage et donne une impression de flottement.

Il y aura beaucoup de plans larges et plans d'ensemble sur le fleuve ou sur les rives de cette vallée ainsi que plusieurs travellings en barque sur le fleuve. Les personnages suivis seront également filmés en plan d'ensemble afin de traduire le rapport des hommes à leur environnement.

La première partie du film, avant le bouleversement et le déplacement des habitants, travaillera sur ce rapport au fleuve, sur l'omniprésence et la puissance de la nature, même si les signes annonciateurs du destin tragique du village apparaîtront progressivement. De différentes façons, nous mettrons en avant le rapport des habitants à l'eau du fleuve, à la fois moyen de survie et objet sacré.

Dans la seconde partie du film, une fois le village englouti, le décor sera plus urbain, plus agité et plus bruyant, notamment dans les bidonvilles des grandes villes où les villageois iront s'installer.

Les scènes seront principalement filmées sur pied.

Il n'y aura pas d'interview dans le film, les personnages seront suivis dans leurs tâches quotidiennes et dans leurs interactions avec les autres individus. Nos cinq personnages se connaissent et se côtoient quotidiennement. Il y aura juste quelques courts passages où les personnages s'adresseront aux réalisateurs pour faire part d'un sentiment qui les anime ou d'une confiance.

Le choix d'un traitement du barrage en « hors champ » et l'importance du son

Le barrage quant à lui sera presque entièrement traité en hors-champ, ce qui le rendra finalement d'autant plus présent. Nous travaillerons principalement sur tous les signes annonciateurs de son avancement telles les marques rouges laissées par les officiels sur les maisons, les plots qui indiquent l'étendue de la zone de d'inondation, les ruines en fond du décor de pêche d'Akhadia, les visites d'officiels, la présence de policiers, les haut-parleurs annonçant la montée des eaux...

Il y aura un important travail sur les ambiances sonores. Le barrage apparaîtra notamment au travers de sons : dans la ville sainte d'Omkareshwar située à quelques kilomètres de Dharaji on entend déjà en alternance avec les chants sacrés émanant des temples les haut-parleurs annonçant la montée des eaux du réservoir. Les sons de nature seront particulièrement mis en valeur lors des scènes se déroulant dans les champs, la forêt ou sur le fleuve, notamment au travers des chants d'oiseaux, cris d'animaux, sons d'écoulement d'eau...

Des sons de prières chuchotées ou légèrement chantées, viendront se rajouter aux travellings sur la nature. De même que sur des plans du village déserté et en ruine nous entendrons les bruits du village qui résonnent, comme si les habitants y vivaient encore. Puis les sons concernant les scènes de démolition seront plus forts et plus « mécaniques » : sons de massues, bruits de machines, ... qui feront échos aux sons des séquences d'archives eux aussi mécaniques.



NARRATION

Par un long travelling depuis une barque, nous découvrons les paysages du fleuve de la Narmada, où se dessine peu à peu le village de Dharaji. Sur les rives Yogesh, le seul brahmane du village, fait sa puja quotidienne. Il verse l'eau de son bol dans le fleuve sacré à plusieurs reprises puis fait des prières en récitant des textes sacrés.

Plus tard, nous accompagnons Chittoorapa, une jeune femme dans sa journée. Dès l'aurore, elle se rend au puits du village où d'autres femmes se pressent déjà avec leur grand vase élégamment tenu en équilibre sur leur tête. Autour du puits, les conversations et les ragots vont bon train. En passant devant la Narmada, Chittoorapa s'arrête pour lui dédier une prière puis pour y laver son linge et prendre un bain. Elle retrouve ensuite son mari pour des travaux dans les champs. Les récoltes sont collectives, plusieurs voisins les aident pour les récoltes. Au retour elle s'arrête chez un voisin pour échanger des mangues contre du lait.

Une jeep arrive et s'arrête au carrefour central du village. Mandlay qui possède la seule maison en dur du village sort de chez lui pour accueillir les deux officiels envoyés par le gouvernement. La réunion va avoir lieu chez lui. Les hommes du village sont déjà là, ils attendent autour d'un tchaï. Les officiels et Mandlay prennent une chaise, les autres s'assoient sur le sol. Mandlay est le médiateur habituel entre les villageois et le « monde extérieur ». C'est lui qui négocie et traduit pour les autres villageois le langage parfois compliqué et technique employé par les officiels. Ces derniers sont venus aujourd'hui pour demander une nouvelle fois aux villageois de quitter le village avant la montée des eaux. En compensation de la perte de leurs maisons et de leurs terres, ils leur promettent d'en obtenir de nouvelles dans quelques semaines. Ce déplacement, rassurent-ils, leur apportera une vie meilleure et un accès au monde moderne avec tout le confort qu'on peut imaginer. « Vous aurez des écoles, un nouveau temple, des voitures et même un dispensaire ». Les échanges laissent apparaître comme une profonde incompréhension

entre les deux mondes et Mandlay a parfois du mal à traduire les promesses des uns et les plaintes des autres. Lorsque les officiels remontent dans leur jeep, Mandlay les accompagne. De leur côté, les hommes du village sont déjà en train de discuter entre eux. Ils rigolent. Ces officiels ne sont vraiment pas crédibles. Les villageois sont décidés à ne pas se laisser avoir.

Un autre jour, à l'aube, Akhadia le pêcheur se prépare à partir sur sa barque. En avançant lentement à la rame sur la Narmada, on aperçoit de temps à autres des arbres dont seules quelques branches mortes dépassent encore de l'eau. Alors que seuls les bruissements de l'eau et quelques bruits d'animaux résonnent dans la vallée, Akhadia attend patiemment que les poissons se prennent dans ses filets. Plus tard, il s'arrête dans la jungle qui borde les berges du fleuve. Il improvise un feu de camps pour faire griller un des poissons perdus dans ses filets et prépare également la hutte dans laquelle il dormira ce soir. Le lendemain il croise quelques autres pêcheurs alors que sa barque se faufille doucement entre les ruines d'un village voisin submergé le mois dernier. Le village est désert, seul du bétail y est abandonné.

De retour au village les hommes se préparent à organiser une réunion publique pour s'organiser collectivement pour les prochaines récoltes et en définir le partage.

Au centre du petit village, un vieil homme est assis devant son étale comprenant des cigarettes et quelques boîtes de friandises. Au dessus de lui pendent des sachets de bétel et les gris-gris de chili protégeant sa « boutique » du mauvais œil. Seule échoppe du village où l'on peut boire du thé, c'est un point de rendez-vous pour tous d'autant plus que le vieil homme, toujours dans son fauteuil, a des tas d'histoires à raconter. Il s'adresse à nous pour nous conter un des mythes fondateurs de la culture des adivasis et de leur rapport à leur terre ancestrale. Aujourd'hui Mandlay se rend sur une de ses terres. Sur place il discute



avec les ouvriers agricoles qui travaillent dans ses plantations et s'assure que tout se passe bien.

De retour au village, on s'attarde avec l'un des hommes qui a élu domicile auprès de l'étale du vieux conteur. Au village depuis trois mois, Rajupam passe ses journées à attendre et à papoter avec ce dernier autour d'un tchaï. Il a sympathisé avec les villageois et se plaît au village même si certains jours sa famille lui manque. Petit à petit on découvre qu'il est un policier envoyé par les constructeurs du barrage pour préparer la démolition du village. Ainsi, le jour venu, il aura la tâche difficile d'évacuer les villageois et de forcer à partir ceux qui résistent, malgré l'amitié liée avec eux.

Passage d'images d'archive du gouvernement sur le projet de développement de la vallée de la Narmada (elles seront réparties à différents moments du film). On y voit les chantiers gigantesques en construction tandis qu'une voix nous rappelle entre autre que le chemin que doit emprunter l'Inde est celui de la croissance comme l'a annoncé Nehru : « nous n'allons pas attendre les prochains cent ans pour rattraper les pays développés. Notre rythme de croissance doit être bien plus rapide. » Les archives parlent ensuite plus précisément des bénéfices que les grands barrages sont censés apporter.

Aujourd'hui, Yogesh traverse le pont qui relie les deux quartiers principaux de la petite ville sainte d'Omkareshwar se déployant sur les deux rives de la Narmada à quelques kilomètres de Dharaji. On y découvre de nombreux temples perchés sur les collines de la ville alors qu'en toile de fond on devine le barrage situé à quelques centaines de mètres à peine. Soudain les chants sacrés qui émanent des temples se mêlent à ceux des hauts-parleurs annonçant l'ouverture d'une porte du barrage. Yogesh se rend une dernière fois sur les ghâts (marches descendant dans le fleuve) pour une puja avec d'autres brahmanes avant de retourner au village.

Une nouvelle réunion se prépare dans la maison de Mandlay avec les hommes du village et deux militants et amis du Narmada Bachao

Andolan (littéralement « Mouvement pour Sauver la Narmada ») venus pour faire un point sur la situation. La montée des eaux approche. Ils discutent des différentes actions qu'ils vont devoir mener pour s'assurer que le gouvernement leur propose un programme de relogement « terre contre terre ».

Le jour de l'inauguration officielle du barrage d'Omkareshwar arrive. Tout un cérémonial est mis en place. Industriels et hommes politiques se succèdent à la tribune pour faire de longs discours sur les bienfaits des grands barrages. L'utilisation du lexique religieux est frappante. La foule applaudit et scandale les slogans.

La montée des eaux à Dharaji s'étend sur plusieurs jours voir plusieurs semaines. Dans un premier temps nous assistons au déménagement du village. Les villageois détruisent eux-mêmes certaines de leurs maisons à coups de massue afin d'y récupérer le plus de matériaux possible. Ils essaient également de sauver tout ce qu'ils peuvent de leur temple avant les inondations.

Rajupam reprend son rôle de policier avec d'autres renforts pour évacuer les villageois qui résistent et refusent de partir. En effet, comme dans les villages de la vallée submergés les années précédentes, les villageois sont bien décidés à résister. Avec le Narmada Bachao Andolan et selon les pratiques gandhiennes qui les inspirent, des actions non-violentes de désobéissance civile sont organisées telles des manifestations à travers champs et des grèves de la faim.

Chaque année des groupes de villageois de la vallée ont décidé de s'enfermer dans l'une des maisons et d'attendre ainsi la montée des eaux avec comme slogan « nous mourrons noyés mais nous ne bougerons pas ».

Pendant ce temps les visites d'officiels se multiplient et les incompréhensions entre les deux mondes s'intensifient. Aujourd'hui, il est question d'argent. Les hommes du barrage viennent avec des formulaires et pressent les adivasis d'y laisser leurs empreintes de pouce en guise de signature. Ces formulaires semblent indispensables aux yeux des

officiels pour la suite des opérations, sûrement d'un point de vue légal. Une équipe les accompagne pour évaluer le coût de certaines maisons. Cette fois-ci, ils présentent une autre réalité aux villageois : le gouvernement du Madhya Pradesh ne dispose pas suffisamment de terres disponibles pour reloger les centaines de milliers de villageois déplacés dans le cadre du projet de développement de la Narmada.

Le village de Dharaji est enseveli. On n'en voit plus que quelques vestiges et le sommet du temple qui dépasse encore de l'eau.

Nous reprendrons le principe du long travelling sur une barque. Cette fois-ci ce sera entre les ruines du village désert et à moitié sous l'eau d'où retentiront toujours les prières longuement chuchotées, les cris des enfants et le tap-tap du linge que les femmes frappent sur les bords de la Narmada

Que vont devenir nos personnages ? Où vont-ils reconstruire leur vie? Vont-ils tous subir le même sort ? Il est fort probable qu'un personnage comme Mandlay s'en sorte mieux que les autres.

Les familles et les communautés sont séparées ; certains sont déplacés dans un site de « relocation » ayant plus des apparences de camps de réfugiés où il n'y a aucune possibilité de travailler et d'autres fuient dans les bidonvilles des grandes villes. D'autres reçoivent une compensation financière calculée sur la surface de terres perdues.

Cette compensation financière n'est pas sans poser des problèmes puisque du jour au lendemain, la famille se retrouve avec une somme d'argent importante pour recommencer une nouvelle vie sans avoir la notion de ce que cela représente vraiment. En outre les sommes allouées par le gouvernement sont souvent sous-évaluées.

C'est pourquoi nous avons pensé à plusieurs scènes comme un rendez-vous à la banque, avec un promoteur immobilier....

Une des scènes envisagées est celle du rendez-vous avec un propriétaire d'un terrain. Ce dernier explique qu'en raison de l'achat en nombre de terrains dans la région (conséquence du projet de la Narmada), il y a

une inflation des prix. « Hier vous auriez eu le même terrain que vous avez perdu, mais aujourd'hui avec l'inflation, ce n'est plus possible. Les prix ont triplé ! » explique-t-il. En effet, cette hausse des prix n'a pas été calculée dans la compensation donnée par le gouvernement. Notre ancien habitant de Dharaji n'y comprend rien. On lui avait pourtant promis de récupérer la même surface de terrain. Il n'en est qu'au début de ses péripéties dans cette confrontation avec un système dont la logique économique n'a plus rien à voir avec celui qu'il connaissait.

Les adivasis déplacés ne retrouvent généralement pas leur mode de vie précédent car ils n'ont plus accès aux terres, aux forêts et aux rivières qui constituaient les ressources de base de leur économie et doivent s'adapter tant bien que mal à une logique économique, politique et sociale qui les dépasse. Mais à côté de cela certains s'organisent pour réclamer une juste compensation des terres qu'ils ont perdues et malgré tout il faut bien reconstruire sa vie ailleurs. Yogesh, le brahmane, est bien décidé à reconstruire un temple pour la communauté et Akhadia trouvera peut-être un nouveau travail.



ANNEXES

Infos complémentaires autour du sujet

- Contexte et significations du conflit autour des grands barrages en Inde et au-delà
- Localisation du fleuve de la Narmada
- Populations de la vallée
- Le projet de développement de la vallée et la controverse
- Le déplacement de populations
- Mouvement de « résistance »
- Le cas du village de Dharaji près du barrage d'Omkareshwar

Contexte et significations du conflit autour des grands barrages

Il fut un temps où les projets gargantuesques de grands barrages et leur soit disant capacité à « maîtriser les forces capricieuses de la nature » ont tenu une place importante dans l'imaginaire collectif. Peut-être plus que d'autres projets de « développement », ils ont symbolisé le progrès de l'humanité et le passage d'une vie régie par les lois de la nature et la tradition à une époque où la nature est maîtrisée par les technologies et les traditions rattrapées par la science. Pour Nehru, qui, après l'indépendance en 1947, a voulu conduire son pays sur la voie du «développement» et de la modernisation par l'industrialisation et la construction de grands travaux, les barrages représentaient « les temples de l'Inde moderne ». Mais plus récemment, ces grands barrages sont aussi apparus comme des symboles d'injustices et d'une humanité prise dans un cycle de destruction de la nature et de destruction du pluralisme culturel. L'Inde est l'un des pays où les conflits autour des grands barrages ont été les plus vifs.

Plus de cinquante ans après son indépendance, bien que l'Inde se soit développée économiquement, les populations défavorisées n'en ont guère profité et les inégalités se sont aggravées.

L'Inde compte encore le plus grand nombre de pauvres au monde (près de 350 millions selon la Banque Mondiale).

Mais les chiffres de la pauvreté varient selon les critères retenus. Selon la Banque Mondiale, 30% de la population vit avec moins de 1\$ par jour et 86% avec moins de deux dollars. Pour eux, le «développement» est resté un phénomène distant.

La faible réduction de la pauvreté absolue en dépit de l'accélération de la croissance tient à une conjugaison d'au moins trois facteurs : les inégalités sociales, la faible création d'emplois et les inégalités géographiques.

On croyait, en effet, que la croissance allait créer des emplois mais ce ne fut pas tant le cas. Le PNUD parle à ce sujet de « croissance sans emploi » (jobless growth) résultant par exemple d'une technologie intensive en capital et inappropriée.

Après des décennies d'économie mixte et de protectionnisme, l'Inde est entrée dans une période de réformes économiques dans les années 1990. Depuis cette date, sa croissance s'est accélérée jusqu'à atteindre environ 6% par an au cours de la dernière décennie. Ainsi, en raison de leurs performances de croissance, on a tendance à considérer que l'Inde et la Chine sont en train de s'imposer comme de grandes puissances. Mais, est ce que l'accélération de la croissance repose sur des mécanismes de diffusion à toutes les couches de la population ?

Par ailleurs, en Inde, l'industrialisation a également été combinée à une tendance du grandiose et les grands barrages sont devenus des icônes du «développement» économique et du progrès scientifique.

Un certain nombre de thèmes idéologiques sont récurrents dans le discours des partisans des grands barrages. Le premier est le « domptage des rivières sauvages ou turbulentes » ; un autre thème récurrent est celui de la comparaison des barrages à des temples ou à d'autres lieux saints.

Enfin, le refrain le plus commun est qu'il ne faut pas laisser ces rivières être « gaspillées » et s'écouler dans les mers. Les dirigeants et développeurs considèrent qu'une rivière n'a aucune valeur à moins d'être contrôlée (et

non pas simplement utilisée) par les hommes. Cette vision néglige les valeurs intrinsèques aux rivières – artères du cycle hydrologique qui permettent également de donner et de maintenir la vie de si nombreuses espèces. Elle néglige leur importance culturelle et spirituelle ainsi que leur valeur économique pour des centaines de millions de personnes qui dépendent d'elles pour leur survie. Comme l'analyse Patrick McCully, « Les idéologues des « rivières gaspillées » ne justifient non pas la maîtrise des rivières par l'homme mais l'expropriation des rivières de certains hommes par d'autres hommes.»

Aujourd'hui ces populations laissées-pour-compte du « développement » demandent un droit de regard sur ces politiques – notamment en ce qui concerne la construction de grands barrages entraînant le déplacement de centaines de milliers de personnes.

Il s'agit donc de comprendre ce que signifient ce processus de « développement » et les contestations qu'il rencontre en Inde mais aussi dans nos sociétés contemporaines.

Le sujet de film choisi pour étudier cette dialectique de « développement » / résistance est celui de la vallée de la Narmada en Inde. La complexité de ce projet de grands barrages sur la Narmada et la résistance particulièrement bien organisée qui s'est élevée contre lui en font un cas d'école pour explorer les conflits entre différentes visions philosophiques, politiques et économiques autour du « développement ».

Localisation de la Narmada

La Narmada est le 5e plus grand fleuve de l'Inde avec une longueur de 1300 km. Elle prend sa source dans les monts du Madhya Pradesh et coule vers l'ouest, traversant successivement le Maharashtra et le Gujarat, avant de se jeter dans le golfe de Cambay. Le Gujarat sera le principal bénéficiaire du transfert d'eau qui viendra irriguer ses terres agricoles. C'est l'un des plus puissants Etats de l'Union indienne, avec une grande capacité d'innovation industrielle mais victime de la sécheresse.

Populations de la vallée

Les populations qui vivent dans la vallée de la Narmada, principalement dans le Maharashtra, et qui seront affectées par l'aménagement du fleuve sont majoritairement issues des couches défavorisées. Ce sont des populations « tribales » - les adivasis - ou appartenant aux castes dites répertoriées.

Le projet de développement de la vallée et la controverse

Le projet de développement hydraulique de la vallée, le plus onéreux entrepris à ce jour par le gouvernement indien et le plus important complexe de barrages au niveau mondial, consiste donc à construire sur la Narmada de nombreux barrages – 30 grands, 135 moyens et 3000 petits – en vue de produire de l'électricité et de fournir de l'eau pour l'irrigation.

Il a été entrepris par les Etats du Gujarat, du Madhya Pradesh et du Maharashtra avec le soutien du gouvernement indien. Il fut à une période partiellement financé par la Banque Mondiale et le gouvernement japonais avant d'être l'objet d'une révision sans précédent par une commission indépendante envoyée par la Banque.

Ce projet de barrages est devenu l'objet d'une intense controverse, très médiatisée dès la fin des années 80, entre ses défenseurs et ses opposants qui ont chacun des perceptions très différentes de ses coûts économiques, humains et environnementaux. Les défenseurs du projet mettent en avant l'apport en eau pour les régions sèches du Gujarat et du Rajasthan et l'apport en électricité et eau potable pour des communautés rurales et urbaines du Gujarat qu'il permettrait. Les opposants, quant à eux, dénoncent les impacts négatifs que ces barrages entraîneraient sur le plan humain – soit le déplacement de plusieurs dizaines de milliers de familles principalement issues des classes les plus défavorisées– et sur le plan environnemental. Ils contestent également les bénéfices avancés du SSP et dénoncent les intérêts politiques qui se

cacheraient derrière les buts annoncés du projet.

Par ailleurs, les critiques ne remettent pas seulement en question les institutions et les intérêts puissants qui sont derrière ces constructions mais également les croyances dominantes dans ce processus de « développement » et la manière dont ce processus est mis en place à savoir généralement sans la participation des populations concernées.

Le déplacement de populations

Selon l'institut des sciences sociales de New Dehli, ce sont plus de 14 millions de personnes qui ont été déplacées par des projets de barrages depuis l'indépendance du pays. Leur rapport dit que « dans la grande majorité des cas, les déplacés ont été anéantis économiquement, culturellement et psychologiquement ». Ils n'ont reçu que peu ou même aucune compensation. D'autre part, la plupart des statistiques sur les déplacements n'incluent que les personnes déplacées par le réservoir directement alors que de nombreuses familles sont privées de leurs terres et de leurs ressources par d'autres parties des projets et notamment par les canaux qui lui sont associés et sur le long terme par les dégradations environnementales. Mais ces familles ne sont pas enclines à recevoir des compensations.

Les populations tribales et d'autres minorités ethniques marginalisées sont surreprésentées parmi les personnes affectées par les projets de barrages. L'impact des barrages sur les populations tribales est particulièrement douloureux car la plupart de leurs communautés ont déjà souffert pendant des siècles de l'exploitation et du déplacement et leurs vallées reculées dans la montagne, leurs forêts sont souvent leur dernier refuge. Le traumatisme du déplacement est également exacerbé pour les communautés indigènes en raison de leurs liens spirituels à leur terre ancestrale et parce que leurs pratiques culturelles qui définissent leur société sont souvent anéanties par le déplacement et par la perte des ressources qui constituaient leur économie de subsistance.

La grande majorité des déplacés se retrouvent dans des bidonvilles ou dans des camps de travailleurs migrants. Environ les trois quarts des

millions de déplacés n'ont jamais été relogés ; au mieux ils reçoivent une compensation financière mais la plupart du temps ils n'ont rien. Mais de nombreuses études montrent que même ceux qui ont été relogés ont été « appauvris ». Ils n'ont pas retrouvé d'opportunités d'emploi, ni le même accès aux ressources dont ils disposaient avant et sont « démoralisés ».

Dans le cas des personnes déplacées par le barrage Bargi, le premier construit sur la Narmada, les familles qui ont été relogées se sont vues attribuer des huttes en bois qui ont plus tard étaient à nouveau inondées par le réservoir ayant inondé une surface trois fois supérieure à celle estimée au départ.

Mouvement de « résistance »

A partir des années 80, des mouvements d'opposition au projet Sardar Sarovar commencent à se mettre en place : notamment le Narmada Bachao Andolan (NBA- littéralement « mouvement pour sauver la Narmada ») sous l'impulsion de Medha Patkar. Les travaux seront par la suite régulièrement interrompus.

Le NBA a connu une première victoire en 1993 lorsque la Banque Mondiale a retiré son financement du projet Sardar Sarovar à la suite de l'évaluation indépendante de la Commission Morse envoyée par la Banque.

La commission indépendante présidée par Bradford Morse a commencé à travailler en septembre 1991 et a présenté son rapport de 363 pages en juin 1992. Après 10 mois d'enquête pendant laquelle la commission a rencontré le personnel de la Banque Mondiale, des membres du gouvernement indien, les responsables des barrages, des personnes affectées par le projet et des représentants des ONG locales et internationales, elle a présenté un certain nombre d'observations et de recommandations. Elle affirmait donc que l'impact du barrage n'avait pas été correctement évalué par la Banque et que des impératifs techniques et économiques avaient prévalu sur les considérations humaines et environnementales. Suite aux pressions d'ONG environnementalistes, le gouvernement japonais s'est également retiré du projet.

En 1995, le NBA a obtenu de la Cour Suprême une suspension de la construction d'un des barrages. Toutefois, dans son jugement rendu en 2000, la Cour donne raison aux partisans du barrage et se prononce « favorable aux grands barrages en général, au nom du développement ». Les arguments des constructeurs consistent aujourd'hui à dire que des millions de roupies sont perdus chaque jour puisque même lorsque la construction est stoppée les intérêts des bailleurs étrangers et indiens continuent de courir.

Aujourd'hui la construction des barrages se poursuit. Celui d'Omkareshwar sera inauguré en 2008.

Les chiffres avancés – soit côté officiel, soit de celui des militants – très différents, sont bien entendu influencés par les différents intérêts politiques en jeu. Il faut donc dépasser cette bataille d'arguments pour aller plus loin et comprendre les idéologies qui nourrissent ce débat.

Le cas du village de Dharaji près du barrage d'Omkareshwar

Les derniers barrages et les plus importants seront achevés en 2008. Celui d'Omkareshwar sera inauguré à cette occasion. Pourtant même les populations déplacées il y a 20 ans n'ont toujours pas reçu de relogement.

Le barrage d'Omkareshwar est particulier puisqu'il se situe à quelques centaines de mètres de la ville sainte d'Omkareshwar. Les temples hindous et le barrage font désormais partis du même paysage. De même que les hauts parleurs du barrage s'alternent avec les chants sacrés émanant des temples à longueur de journée. Ce décor est particulièrement significatif visuellement et d'un point de vue sonore.

En 2008, le village de Dharaji (situé à quelques kilomètres d'Omkareshwar) et d'autres seront dans la zone submergée par la montée des eaux du réservoir du barrage. Dans cette région, près de 50 000 personnes et 25 villages seront inondés.

Le village de Dharaji est peuplé par des adivasis dont la communauté dépend des ressources naturelles de cette région où ils sont installés de manière ancestrale. Les adivasis sont « hors castes ». Ils sont considérés comme des « scheduled tribes » selon la Constitution indienne. Dans les faits, ils font partie des populations les plus défavorisées et sont expropriés de leurs ressources (forêts,...) depuis des siècles.

Le village comprend une centaine de maisons, des champs cultivés et habités par le bétail. La plupart de ses habitants ont eu très peu de contacts avec le monde extérieur. Leurs activités principales sont la pêche et l'agriculture.

Certains des villageois ont déjà rejoint le mouvement de résistance NBA afin de lutter pour obtenir un relogement qui ne leur a toujours pas été octroyé. Lors de la montée des eaux, des actions seront organisées. En effet, l'inondation du village en 2008 est certaine. Les maisons qui seront détruites portent déjà des inscriptions rouges posées par le gouvernement. Et, entre 5 et 7 policiers vivent en permanence dans le village pour préparer son évacuation rapide lors de la montée des eaux.